

www.e-rara.ch

Collection complète des oeuvres

Rousseau, Jean-Jacques

A Genève, 1782-1789

Bibliothèque de Genève

Shelf Mark: gevbaa BAA A II 3701-3717

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-7939>

Cinquième promenade

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CINQUIEME PROMENADE.

DE routes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes ,) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux & ne m'a laissé de si tendres regrets que l'Isle de St. Pierre au milieu du Lac de Bienne. Cette petite Isle qu'on appelle à Neuchâtel l'Isle de la Motte , est bien peu connue , même en Suisse. Aucun voyageur , que je sache , n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable & singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire ; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi , je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel , quoique je ne l'aye trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du Lac de Bienne sont plus sauvages & romantiques que celles du Lac de Geneve , parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes , moins de villes & de maisons ; il y a aussi plus de verdure naturelle , plus de prairies , d'asyles ombragés de bocages , des contrastes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures , le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature , & à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles , le ramage

entrecoupé de quelques oiseaux , & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde , enferme dans son milieu deux petites Isles , l'une habitée & cultivée d'environ une demi-lieue de tour , l'autre plus petite , déserte & en friche , & qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégats que les vagues & les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du foible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'Isle qu'une seule maison , mais grande , agréable & commode , qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'Isle , & où loge un Receveur avec sa famille & ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour , une voliere , & des réservoirs pour le poisson. L'Isle dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains & ses aspects , qu'elle offre toutes sortes de sites , & souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs , des vignes , des bois , des vergers , des gras pâturages ombragés de bosquets , & bordés d'arbrisseaux de toute espece dont le bord des eaux entretient la fraîcheur ; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'Isle dans sa longueur , & dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitans des rives voisines se rassemblent & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette Isle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le séjour si charmant , j'y menois une vie si convenable à mon humeur que , résolu d'y finir mes jours je n'avois d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas

exécuter ce projet qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je sentoits déjà les premiers effets. Dans les pressentimens qui m'inquiétoient , j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet asyle une prison perpétuelle , qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie , & qu'en m'ôtant toute puissance & tout espoir d'en sortir , on m'eût interdit toute espece de communication avec la terre ferme , de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisoit dans le monde j'en eusse oublié l'existence , & qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer gueres que deux mois dans cette Isle ; mais j'y aurois passé deux ans , deux siècles , & toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment , quoique je n'y eusse avec ma compagne , d'autre société que celle du Receveur , de sa femme & de ses domestiques , qui tous étoient à la vérité de très-bonnes gens , & rien de plus ; mais c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie , & tellement heureux , qu'il m'eût suffi durant toute mon existence , sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur & en quoi consistoit sa jouissance ? Je le donnerois à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la première & la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur , & tout ce que je fis durant mon séjour , ne fut en effet que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser

dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient, cet espoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés, & l'idée que j'aurois le tems de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées, & vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient alloient si bien que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit sur-tout de laisser toujours mes livres bien encaissés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois en murmurant l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses & de toute cette bouquinerie j'emplissois ma chambre de fleurs & de foin; car j'étois alors dans ma première ferveur de Botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avoit inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amusement qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire

la *Flora petrinſularis* & de décrire toutes les plantes de l'Ifle fans en omettre une ſeule avec un détail ſuffiſant pour m'occuper le reſte de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre ſur un zeff de citron , j'en aurois fait un ſur chaque gramen des prés , ſur chaque mouſſe des bois , ſur chaque lichen qui tapiſſe les rochers ; enfin je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe , pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conſéquence de ce beau projet , tous les matins après le déjeûné , que nous faiſions tous enſemble , j'allois , une loupe à la main & mon *ſyſtema naturæ* ſous le bras , viſiter un canton de l'Ifle que j'avois pour cet effet diviſée en petits quarrés , dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque faiſon. Rien n'eſt plus ſingulier que les ravifſemens , les extaſes que j'éprouvois à chaque obſervation que je faiſois ſur la ſtructure & l'organisation végétale , & ſur le jeu des parties ſexuelles dans la fructification , dont le ſyſtème étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La diſtinction des caractères génériques , dont je n'avois pas auparavant la moindre idée m'enchantoit en les vérifiant ſur les eſpeces communes , en attendant qu'il s'en offrit à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la Brunelle , le reſſort de celles de l'Ortie & de la Pariétaire , l'exploſion du fruit de la Balfamine & de la capsule du Buiſ , mille petits jeux de la fructification que j'obſervois pour la première fois me combloient de joie , & j'allois demandant ſi l'on avoit vu les cornes de la Brunelle comme La Fontaine demandoit ſi l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moisſon , proviſion d'a-

musément pour l'après-dînée au logis en cas de pluie. J'employois le reste de la matinée à aller avec le Receveur , sa femme & Thérèse visiter leurs ouvriers & leur récolte , mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux , & souvent des Bernois qui me venoient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres ceint d'un sac que je remplissois de fruit , & que je dévallois ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en est inséparable me rendoient le repos du dîné très-agréable ; mais quand il se prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit , je ne pouvois si long-tems attendre , & pendant qu'on étoit encore à table , je m'esquivois & j'allois me jeter seul dans un bateau que je conduisois au milieu du lac quand l'eau étoit calme , & là , m'étendant tout de mon long dans le bateau les yeux tournés vers le Ciel , je me laissois aller & dériver lentement au gré de l'eau , quelquefois pendant plusieurs heures , plongé dans mille rêveries confuses , mais délicieuses , & qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant , ne laissoient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baïsser du soleil de l'heure de la retraite , je me trouvois si loin de l'Isle que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois , au lieu de m'écarter en pleine eau je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'Isle dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Isle , d'y débarquer & d'y pas-

fer l'après-dînée , tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux , des bourdaines , des perficaires , des arbrisseaux de toute espece , & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux , couvert de gazon , de serpolet , de fleurs , même d'esparcette , & de treffles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois , & très-propre à loger des lapins qui pouvoient là multiplier en paix sans rien craindre , & sans nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles & femelles , & nous allâmes en grande pompe , sa femme , une de ses sœurs , Thérèse & moi les établir dans la petite Isle , où ils commençoient à peupler avant mon départ & où ils auront prospéré sans doute , s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande Isle à la petite , & je notois avec orgueil , que la Receveuse qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal , s'embarqua sous ma conduite avec confiance , & ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation je passois mon après-midi à parcourir l'Isle en herborisant à droite & à gauche , m'asseyant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus solitaires pour rêver à mon aise , tantôt sur les terrasses & les tertres , pour parcourir des yeux le superbe & ravissant coup-d'œil du lac & de ses rivages , couronnés d'un côté par des montagnes prochaines , & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étend

doit

doit jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le soir approchoit, je descendois des cimes de l'Isle & j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens, & chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeoit dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux & reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille & mes yeux, suppléoit aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De tems à autre naissoit quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offroit l'image: mais bientôt ces impressions légères s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui sans aucun concours actif de mon ame ne laissoit pas de m'attacher au point, qu'appelé par l'heure & par le signal convenu, je ne pouvois m'arracher de-là sans efforts.

Après le souper, quand la soirée étoit belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac & la fraîcheur. On se reposoit dans le pavillon, on rioit, on causoit, on chantoit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de sa journée & n'en desirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues & impor-

Mémoires.

K k k

tunes, la maniere dont j'ai passé mon tems dans cette Isle durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs si tendres & si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion, quelques vifs qu'ils puissent être ne sont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair-semés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares & trop rapides pour constituer un état, & le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instans fugitifs, mais un état simple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée acéroit le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuél sur la terre. Rien n'y garde une forme constante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent & changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arriere de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaisir qui passe; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : je vou-

drois que cet instant durât toujours. Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou desirer encore quelque chose après ?

Mais s'il est un état où l'ame trouve une affiette assez solide pour s'y reposer toute entiere & rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir; où le tems ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée & sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de desir ni de crainte que celui seul de notre existence, & que ce sentiment seul puisse la remplir toute entiere; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie; mais d'un bonheur suffisant, parfait & plein, qui ne laisse dans l'ame aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'Isle de St. Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissois dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs au bord d'une belle riviere ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même & de sa propre existence; tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement & de paix, qui suffiroit seul pour rendre cette

existence chère & douce , à qui fauroit écarter de soi toutes les impressions sensuelles & terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de passions continuelles connoissent peu cet état , & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instans , n'en conservent qu'une idée obscure & confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne seroit pas même bon dans la présente constitution des choses , qu'avidés de ces douces extases , ils s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissans leur prescrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine , & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour soi , peut trouver dans cet état , à toutes les félicités humaines des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui fauroient ôter.

Il est vrai que ces dédommagemens ne peuvent être sentis par toutes les âmes ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix & qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve , il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut , ni un repos absolu , ni trop d'agitation , mais un mouvement uniforme & modéré qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement , la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort il réveille ; en nous rappelant aux objets environnans , il détruit le charme de la rêverie , & nous arrache d'au-dedans de nous , pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune & des hommes , & nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence

absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort. Alors le secours d'une imagination riante est nécessaire & se présente assez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, se fait alors au-dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable, quand de légères & douces idées, sans agiter le fond de l'âme, ne font pour ainsi dire qu'en effleurer la surface. Il n'en faut qu'assez pour se souvenir de soi-même en oubliant tous ses maux. Cette espèce de rêverie peut se goûter par tout où l'on peut être tranquille, & j'ai souvent pensé qu'à la Bastille, & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela se faisoit bien mieux & plus agréablement dans une Isle fertile & solitaire, naturellement circonscrite & séparée du reste du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des souvenirs attristans, où la société du petit nombre d'habitans étoit liante & douce sans être intéressante au point de m'occuper incessamment; où je pouvois enfin me livrer tout le jour sans obstacles & sans soins aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oisiveté. L'occasion sans doute étoit belle pour un rêveur, qui, sachant se nourrir d'agréables chimères au milieu des objets les plus déplaisans, pouvoit s'en rassasier à son aise en y faisant concourir tout ce qui frappoit réellement ses sens. En sortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux & laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire & cristalline, j'affimilois à mes

fiCTIONS tous ces aimables objets , & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit , je ne pouvois marquer le point de séparation des fiCTIONS aux réalités ; tant tout concouroit également à me rendre chere la vie recueillie & solitaire que je menois dans ce beau séjour. Que ne peut-elle renaître encore ! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Ile chérie sans en ressortir jamais , ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le souvenir des calamités de toute espece qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années ! Ils seroient bientôt oubliés pour jamais : sans doute ils ne m'oublieroient pas de même : mais que m'importeroit , pourvu qu'ils n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale , mon ame s'élanceroit fréquemment au-dessus de cette atmosphère , & commerceroit d'avance avec les Intelligences célestes dont elle espere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes se garderont , je le fais , de me rendre un si doux asyle où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les ailes de l'imagination , & d'y goûter durant quelques heures , le même plaisir que si je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux seroit d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis ne fais-je pas la même chose ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abstraite & monotone , je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient souvent à mes sens dans mes extases , & maintenant , plus ma rêverie est profonde , plus elle me les peint vivement.

Je suis souvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur est qu'à mesure que l'imagination s'attiedit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas si long-tems. Hélas ! c'est quand on commence à quitter sa dépouille qu'on en est le plus offusqué !

